

I

Tôt le matin, il avait plu. Le pavé des rues piétonnières, le bitume des trottoirs étaient déjà secs mais une certaine fraîcheur demeurait, conservée dans les massifs de fleurs, les arbres, la verdure des parcs et sur les façades des immeubles anciens situés dans des rues mal exposées. Le soleil, quant à lui, tentait, non sans difficulté, de s'imposer à la travers le gris des nuages.

Onze heures. L'heure préférée de Roman Boccace. Il avait un peu travaillé, le matin — une vingtaine de lignes rédigées, c'était bien suffisant —, et il longeait tranquillement le boulevard en songeant au délicieux café colombien qu'il ne manquerait pas de déguster dans un instant, face à un paysage que d'aucuns décrivent comme une véritable carte postale. Lui, aimait chaque jour davantage contempler la ligne brisée des montagnes, vertes ou blanches selon le temps ou la saison ; ou bien rêvasser longuement devant les branches fleuries ou sèches de ces arbres dont la ville s'enorgueillissait.

Boccace : la cinquantaine, encore bien de sa personne, la crinière neigeuse peut-être un trop longue sur la nuque, le visage marqué de ces deux longues rides,

de part et d'autre de la bouche, qui indiquent le caractère volontaire, énergique et persévérant. Il était vêtu d'un jean, d'une chemise blanche et d'une saharienne couleur sable.

Cette ville du Sud-Ouest, Puységur-Forcade, située à mi-chemin des Pyrénées et de l'océan, il l'avait choisie pour y achever un livre. Le livre était terminé, mais l'écrivain avait du mal à boucler ses valises pour regagner la Capitale. Il avait même commencé un autre travail dont le rythme à la fois le satisfaisait et le rassurait. Pourtant, «Une ville, un livre», c'était, sinon sa devise, en tout cas l'un des éléments de sa discipline.

À une époque, pas tellement lointaine en somme, Roman Boccace travaillait vite et mal. Les éditeurs étaient gentils avec lui et lui prenaient tout de même ses romans. Par sympathie. Par générosité. Et puis, il faut le dire, Roman savait se faire aimer. Un don. Inné. Mais sa seconde épouse (rencontrée deux décennies auparavant), sa fille Elise (vingt-sept-ans ans, née du premier mariage) et ses amis (les vrais, ceux qui comptent), sans parler de sa jeune amie du moment, Marika, lui avaient asséné, les uns après les autres, ce qu'il ne voulait pas entendre, à savoir la vérité : quand en finirait-il avec son dilettantisme ? quand se mettrait-il *enfin* au travail, c'est-à-dire sérieusement ?

Voilà où il en était aujourd'hui. À organiser un peu mieux sa vie. Et à ne plus bâcler, même s'il connaissait la vanité de toute chose, entre autres et peut-être surtout, celle de produire de la littérature.

Roman Boccace ralentit encore le pas et laissa une fois encore vagabonder son regard sur la chaîne de montagnes dont les pics enneigés, tout au loin, dessinaient

une ligne floue sur un ciel brumeux. Puis l'écrivain leva les yeux au-dessus de sa tête, vers le firmament. Le ciel, à l'aube sombre et vaguement menaçant, se dégageait, en une timide et hésitante valse de nuages légers qui, progressivement, s'estompaient.

Par téléphone, Boccace avait fixé rendez-vous à onze heures trente dans son bar favori, *Le Riche*, à une jeune fille recrutée par annonce et chargée de « saisir » son dernier roman par informatique, car telle était, désormais, l'exigence des éditeurs, une fois lu le texte broché. Boccace, qui se dépeignait volontiers comme un homme du dix-neuvième siècle, avait refusé d'emblée, dès leur apparition, ces « nouvelles technologies » ; aussi se trouvait-il contraint, l'innocent, à faire appel aux services d'autrui.

L'écrivain était en avance ; il fit donc une halte chez Béa, la marchande de journaux. Béa, comme Roman, comptabilisait un demi-siècle de vie. Coiffée en pétard (comme on dit), couleur de cheveux — et même de lunettes — différente selon les semaines. De l'énergie à revendre. Une femme qui ne se laissait pas aller. Qui ne s'en laissait pas compter non plus.

Roman parcourut rapidement quelques titres. Les gazettes, comme il les appelait, ces derniers temps l'intéressaient moins. En fait depuis que le pays avait changé de président. Un type qui voulait faire de la France quelque chose qui ressemblerait à une copie des States, avec des chômeurs à chaque coin de rue, des vieux qui travailleraient jusqu'au cercueil, une couverture sociale réservée aux riches, tout ça parce que papa avait rêvé de voir le fiston président des États-Unis...

Mais il y avait l'actualité littéraire. Qui, il faut bien l'avouer, l'interpellait encore un peu. Il déplia un journal et balaya la page «Culture». Dans quelques mois, la saison des Prix commencerait. Ces écrivains en position de départ, tous les ans à la même époque, bien alignés, en attendant que le drapeau s'abaisse, le même drapeau, toujours : fascinant ! Boccace s'interrogeait. Ces gens-là pensent-ils vraiment à bâtir une oeuvre ou bien à assurer un train de vie ? Des écrivains, pas des auteurs !

Lui, il lui arrivait de plus en plus souvent de refuser de se rendre dans les salons du livre — ce qu'il appelait *la foire aux bestiaux*. Il aimait écrire, point se trouver en représentation. Qu'est-ce qu'un auteur, sinon un type qui écrit tout le temps et qui *incidemment* publie ? Écrire lui suffisait amplement. Publier, même, ne l'intéressait plus qu'à-demi ; on écrivait trop de livres ; lui-même avait des tas d'inédits dans ses tiroirs. Il serait toujours temps, un jour, de les exhumer pour voir ce que l'on pourrait en faire !

Après une brève hésitation, Boccace reposa le journal. Il acheta un carnet de timbres, un paquet d'enveloppes, glissa le tout dans sa poche et sortit.

La terrasse du *Riche* était tristement désertée. Boccace jeta un coup d'oeil à l'intérieur du bar avant de s'installer à sa table de prédilection : pas de jeune fille correspondant à l'image qu'il s'était faite de sa spécialiste en bureautique.

Deux minutes après, Clémence, la jeune serveuse, jean, tee-shirt et casquette, portait, plateau en main, le café délicieusement parfumé à son fidèle client. Elle

aimait bien cette silhouette haute et compacte, un peu trop droite peut-être, un peu trop fière, et ce visage à la fois humain et dur, ce masque d'empereur romain. Un type qui avait dû vivre. Elle ne détestait pas les types qui donnaient l'impression d'avoir vécu. Tous deux s'appréciaient ; ça n'allait guère plus loin qu'un échange d'une dizaine de mots. Ça leur suffisait. À l'un comme à l'autre. Une complicité quasi-muette. Dire quoi ? Des banalités sur la météo ? Se raconter des histoires salaces ? Entacher la réputation d'une connaissance commune ? Lancer une rumeur ? Ou alors l'horreur ultime : parler de politique, la poésie des pauvres en esprit ? Non, juste demander à Clémence de hausser le volume de son lecteur sophistiqué afin de mieux entendre le morceau que le merveilleux Oscar Peterson interprétait. Tout cela — Clémence, la musique, la contemplation du paysage, le café colombien — suffisait amplement au bonheur de l'instant.

Le ciel, désormais complètement nettoyé, engageant tel une page vierge, appelait à la vie. Au loin, le relief des montagnes se découpait avec de plus en plus de netteté, à peine voilé par endroits d'une nappe brumeuse. Comme cela lui arrivait quelquefois, Roman Boccace chercha dans la clarté souveraine de ce lumineux paysage comme un symbole, un signe, un appel qui éclairerait sa vie du moment. Ça ne venait pas. Il retourna donc à l'étude géométrique des formes de la jeune serveuse. L'étude était passionnante ; il produisit néanmoins quelques efforts pour la bâcler. De toutes façons, Clémence, vingt ans, avait un copain dit JP — Roman ne s'y faisait pas et l'appelait Jean-Pipus. Quant à lui, Roman, sa cinquantaine bien tassée, il *semblait* s'être assagi grâce à sa dernière conquête, Marika,

une fille qui le comblait, il faut le dire, et pas seulement physiquement. Donc, qu'aurait à faire Clémence dans le lit de Boccace et inversement? Essayer de mieux se connaître? Mais connaît-on mieux un être parce que l'on a couché avec lui? De toutes façons, Roman Boccace avait déjà beaucoup donné dans l'inédit; il trouvait désormais à cet inédit un goût franchement commun — inutile d'entrer dans le détail, c'est-à-dire dans l'inconvenant.

Bref, pour l'instant, Marika suffisait amplement à ce vieux cheval de retour qu'était devenu Roman.

Boccace n'avait pas pris les journaux chez Béa et commençait à le regretter. Rien d'autre à faire qu'à observer les passants, les passantes, surtout les plus jeunes, au physique longiligne et à la nuque fière. D'une manière générale, Boccace adorait flâner, regarder les visages et les paysages. Il aimait la vie dans sa fragilité même; un fragilité qu'il avait très tôt perçue, lorsqu'il avait perdu ses premiers copains, ses copains de java, pancréatite, hémorragie du cerveau, cancer du foie, de l'estomac... Ma vie n'est qu'un long chemin de croix jonché de cadavres. Il avait pensé ça, un temps. Aujourd'hui, peut-être depuis qu'il se trouvait sur le second versant, il ne voulait plus de cette noirceur. Sa résistance au malheur était devenue exceptionnelle, légendaire presque. Ses amis ironisaient sur l'homme aux oeillères qu'il était devenu. Oui, un vieux cheval de retour avec des oeillères de cuir. Pour faire taire la douleur, il pouvait prendre plusieurs douches par jour en chantant à tue-tête des chansons de Léo Ferré ou en écoutant John Coltrane, le volume de l'appareil à son maximum. En revanche, il refusait désormais toute fuite

dans la consommation massive d'alcool — il s'accordait simplement, à l'heure de l'angoisse crépusculaire, un verre ou deux de blanc sec. En effet, Romain savait par expérience que, contrairement à l'idée reçue, l'alcool ne dégage pas les cieux intérieurs mais les obscurcit davantage. Et la noirceur, ça va, Boccace l'avait suffisamment rencontrée sur sa route. Il avait donné. Trop, même, un temps. L'ivresse commence dans la fête et s'achève dans la dépression. L'alcool est une belle saloperie. Il faut savoir tourner certaines pages de ce livre qu'est ma vie et que j'élabore, jour après jour. J'en suis le seul auteur et le personnage principal. Il ne tient qu'à moi d'être lâche ou courageux ; de fuir la réalité lorsqu'elle me gêne ou de la regarder bien en face pour mieux l'affronter ; de courir à toutes jambes devant l'ennemi ou de le défier.

Bref, Roman Boccace flirtait, sans l'atteindre vraiment, avec une certaine sérénité. Certains jours il se disait qu'il avait peu de mérite. Il n'y a pas, en effet, à se glorifier d'accéder à ce vers quoi l'on tend naturellement parce que l'âge vous y aide — ou vous y conduit —, vous facilitant le voyage en vous procurant une bonne paire de béquilles, le moment des béquilles étant venu. Mais il faut être juste : la (relative) sérénité de Roman Boccace était le résultat d'un long apprentissage. Car les temps ne se prêtaient guère au calme intérieur. Il avait fallu à l'homme adulte puis à l'homme mûr, une fréquentation assidue des grands Stoïciens — Sénèque, Epictète, Marc-Aurèle — pour en arriver là.

Là, c'est-à-dire : parvenir à oublier le déprimisme ambiant, ignorer un avenir qui, pour tous, s'obscurcissait dangereusement. À tel point qu'on pouvait légitimement se demander si la catastrophe, en apparence tant

redoutée, n'était pas, en fait, souhaitée. Oh, pas par tous, non ! Pas par les nantis ; ni par ceux (les pires) qui étaient payés pour trahir ; ni même par la vile espèce qui « accompagnait » le mouvement parce qu'il la servait. Mais par les autres, les petites gens, les gens de peu, le petit peuple. Ce petit peuple à qui l'on imposait d'importantes régressions que l'on enveloppait du vocable « réformes », le tout au nom d'une indispensable (prétendait-on) modernisation.

Marc-Aurèle, le stoïcisme impérial... Un souvenir, soudain, remonta du plus profond de la mémoire de Roman. Un souvenir lié à Sylvestre. Sylvestre : un ami, un vrai, de ceux qui enchantent les jours. Certes, Roman et Sylvestre ne se voyaient plus régulièrement — surtout depuis que Roman s'était établi au pied des montagnes. Et, même à Paris, ils pouvaient demeurer une semaine sans se rencontrer. Mais une semaine sans se téléphoner, c'était vraiment tout ce que leur inoxydable amitié autorisait. Une amitié cimentée par des études, qu'ils avaient suivies en commun depuis leur plus jeune âge ; par un goût certain pour la fête et les filles ; par quelques sacro-saints principes, aussi. Dont la fidélité en amitié n'était pas le moins important.

Ces derniers temps, Sylvestre travaillait pour le ministère de la culture, dans un service chargé du patrimoine et des échanges avec l'Étranger ; il s'occupait également d'archives . Auparavant, il avait exercé dans d'autres administrations, au demeurant toujours liées, d'une manière ou d'une autre, à la culture. Cette dernière fonction — « dernière » dans le temps car il y en aurait certainement d'autres —, il l'avait choisie par goût et respect de ce qu'il appelait « l'héritage » — il avait une

façon bien à lui de prononcer ce mot, «héritage», une façon qui en disait long sur l'importance qu'il accordait à la culture, aux arts, à la pensée humaine en général, bref, à la civilisation.

Alors que leur amitié aurait pu, à un moment de leur vie — le plus difficile, celui où la jeunesse s'achève et où débute l'âge adulte — se fragiliser, elle s'était bizarrement consolidée après une communion (il faut le dire aidée et entretenue par une déraisonnable quantité d'alcool) autour de la lecture du «Livre I» des *Pensées* de Marc-Aurèle. L'un y voyant l'hommage à «l'héritage», l'autre l'incipit de l'ouvrage le plus important de tous les temps — évidemment, il voulait dire le plus important *pour lui*, puisque l'Empereur-Philosophe l'avait, d'une certaine manière, aidé à se construire.

La scène s'était révélée picaresque et cocasse: une arrière-salle de bar annexée après un repas pour le moins rabelaisien, Sylvestre debout sur une table, le livre à la main, Roman trônant en bout, assis, les jambes négligemment allongées sur le rebord, son exemplaire devant lui, chacun y allant d'une «pensée» et accompagnant le «passage de témoin» d'un verre de bourbon.

Leur mérite fut grand, le lendemain matin, de continuer à apprécier Marc-Aurèle. La vérité, cependant, nous oblige à préciser que si Boccace était resté, sa vie durant, fidèle à l'Empereur-Philosophe (dont il gardait en permanence sur sa table de travail une photographie de la statue équestre prise à Rome), Sylvestre était le fruit d'un arbre aux branches beaucoup moins morales, l'une nietzschéenne l'autre stirnérienne, toutes deux s'élevant tel un double phallus vers les cieux divins pour les provoquer. Boccace, lui, en bon

stoïcien, s'accommodait de ce que les dieux mettaient en travers de sa route, ne cherchant pas vraiment à les contrarier car il ne voulait pas surtout pas d'histoires avec les Olympiens dont il prétendait être un ami, et dont la fréquentation, qu'il préférait à celle des petits mickeys du télécran, le ravissait, les soirs de solitude où le silence est roi.

La jeune fille qu'attendait Roman Boccace se nommait Pauline Saussey-Letellier. Elle était âgée de dix-huit ans et demi, avait obtenu son baccalauréat l'année précédente et, selon ses dires — dont il n'y avait aucune raison, a priori, de douter —, maîtrisait parfaitement le traitement de textes et de multiples autres choses liées à la saisie informatique, totalement étrangères aux préoccupations ordinaires de l'écrivain, bien qu'il perçût, non sans une certaine lucidité, qu'elles étaient indispensables à sa survie, vu les temps que nous traversons.

Pauline Saussey-Letellier venait d'entamer à la faculté des études de littérature; on pouvait donc, a priori, la supposer aimant les livres. C'était un bon point. À la condition toutefois que Boccace et la petite Letellier s'entendissent sur quelques questions brûlantes touchant à la littérature. Pour le reste, Roman avait bien compris: Pauline Saussey, issue d'une famille modeste — au demeurant éclatée, ce qui expliquait les deux patronymes accolés, celui de son père et celui de sa mère —, cherchait de quoi se constituer un petit pécule afin de payer les frais d'inscription pour l'année universitaire à venir.

Boccace s'était à nouveau plongé dans sa rêverie cotonneuse. Indéniablement, beaucoup de personnes,

contrairement à ce que l'on prétendait, continuaient à aimer la lecture. Mais comment, de nos jours, les romanciers atteignaient-ils leurs lecteurs ? Par quels canaux ? Rousseau et Proust, ces deux timides, aujourd'hui ressuscités, augmenteraient-ils leurs chances de vendre leurs livres, s'ils étaient contraints de venir faire reluire les cuivres sur les plateaux du télécran ?

Et puis, parler de littérature, certes ; mais pouvait-on parler de littérature sans parler de société ? Et justement, cette société qu'on nous façonnait, une vraie honte. La clochardisation culturelle. L'hypnose collective. Les déchets US recyclés dans la lucarne, les jeux de plus en plus niais pour les largués, les guignolos du cinoche, les présentateurs survalorisés et surévalués, les footballeurs mondialisés, les dopés de la pédale et de la course pédestre, les anorexiques en culotte Petit Bateau, l'interminable dernier tour de piste des vieux canassons de la chanson, tout ça payé outrancièrement. Et, plus grave encore : la posture des faux intellectuels et l'imposture des politiques. Bref, tout le toutim barbiturique. Sans parler du vrai : alcool et benzodiazépine. La France, pays de drogués. Oui, vraiment, tout partait à la dérive. Et le flux du courant devenait de plus en plus puissant, violent même, dévastant tout sur son passage.

Quand à l'Édition, elle avait désormais ses lieux de pouvoir, ses instances. Et ses poussahs — une poignée — qui décidaient de tout. Mais leur temps écoulé, ne se verraient-ils pas insolemment bousculés — ainsi va le désordre du monde — puis remplacés par de jeunes loups déjantés qui créeraient un nouvel « air du

temps» — c'est-à-dire qui abaisseraient probablement le niveau littéraire d'un nouveau cran ?

Le véritable auteur : un style, un univers. Il n'y a pas à sortir de là. Mais à des temps nouveaux il faut une écriture nouvelle. Le véritable auteur : celui qui vise haut sans se soucier de savoir s'il sera, de son vivant, compris ou pas.

Si la rencontre avec le public se réalise dans l'instant — harmonie avec l'époque, le lecteur trouve ce qu'il cherche, le sourcier se révèle être le bon — tant mieux. Si la conjonction ne se produit pas immédiatement, peut-être s'effectuera-t-elle plus tard ? C'est du moins ce à quoi voulait croire Roman Boccace, cet incurable rêveur.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'il vit s'approcher, le pas à la fois nonchalant et assuré, une longue jeune fille vêtue d'un jean et d'une blouse grise, un sac de cuir en bandoulière et une chemise cartonnée sous le bras.

Il se dit aussitôt, sans hésitation aucune, que c'était la jeune fille qu'il attendait.

Elle avait ramené ses longs cheveux châains en une sorte de chignon, sans doute pour mieux dégager les traits de son visage, qu'elle avait fin et harmonieux, à moins que ce ne fût pour donner un aspect « sérieux » à sa jeune personne, étant données des circonstances où la première impression, si elle n'est pas déterminante, joue tout de même un rôle certain.

Elle, désormais tout près de lui, dressée avec l'insolence et la confiance en soi que procurent, non seulement la jeunesse et la certitude de plaire mais, en la circonstance, celle de convenir :